

# Lo tserdon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 23

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192988>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

après quoi la raison paraissant à jamais revenue, on le rendit à la liberté. N'aurait-il pas mieux valu qu'on le gardât toujours ?

Sans ressources, sans amis, souffrant de sa maladie de cœur passée à l'état chronique, presque méconnaissable; et bien qu'on en dise, l'esprit encore affaibli, Firmin Madel n'eut même point le courage de songer au suicide, dont l'idée autrefois l'avait un instant hanté.

Maintenant, au sortir de cette maison de fous, l'air et la liberté et la vie lui plaisaient. Il pensa alors sérieusement au travail, mais il ne possédait plus de protections; et partout on le refusa, n'osant occuper cet homme récemment sorti d'un asile d'aliénés.

Et pourtant il voulait vivre! Il songea à la province et y chercha un refuge, espérant trouver moins de difficultés qu'à Paris. Hélas! il se heurta aux mêmes refus. D'ailleurs, que savait-il faire ?

De nouveau il erra dans les rues, morne, désespéré, demandant n'importe quel travail qui lui permit de gagner sa vie, qui lui permit de manger! Il ne lui restait absolument rien, et, maigre, affamé, en haillons, l'esprit trébuchant, ce fut avec joie qu'il accepta l'offre faite par un rémouleur de l'aider dans son travail. Pour cela, du moins, il n'était pas nécessaire de faire un long apprentissage, et cet homme ne lui demandait rien de son passé. Misère des misères! Firmin le remplaça dans les villages environnants, faisant des tournées quotidiennes, tandis que l'autre restait et travaillait au logis.

Il repassait mélancoliquement les couteaux et les ciseaux; mais qui donc eût osé supposer que, sous les yeux de ce misérable rémouleur attentif à sa besogne, le souvenir des jours prodigieux revenait sans cesse, et que, bien souvent, lorsqu'on le croyait absorbé dans la contemplation d'une lame fine et tranchante, il revoyait là-bas, dans le lointain de sa vie, le vieux château où ses premières années s'écoulèrent toujours envieuses de l'avenir.

Hélas!

Eh bien! peu à peu, sans même qu'il s'en aperçût, ce souvenir lui devint moins douloureux.

Peu à peu, son front se dérida, la pâleur de son visage disparut, la quiétude de son esprit revint. Firmin Madel travaillait, et le travail régénère. Le curé des Mousseux, ce médecin de l'âme, ainsi que le docteur X..., ce médecin du corps, ne le lui avaient-ils pas dit!

Oui, certes, tout humble qu'il était, ce travail n'en apportait pas moins à ce pauvre être désillusionné la tranquillité de l'âme si longtemps absente.

Il n'eut plus le regret de la veille, il n'eut plus le souci du lendemain; son pain laborieusement gagné lui sembla meilleur que les mets les plus délicieux, et l'eau claire, que parfois dans ses courses à travers la campagne il but à la source, s'agenouillant dans l'herbe haute et parfumée, lui parut plus savoureuse que les vins dont il s'était grisé. Un rayon de soleil mit plus de joie dans son cœur que n'en mit jamais le reflet de cet or si bêtement gaspillé, et la chanson des branches caressa plus doucement son ouïe que l'avait jamais fait le choc cristallin des verres dans ses nuits d'orgies.

Firmin Madel travaillait! Et c'est ainsi que son corps et son esprit se fortifièrent.

Entièrement guéri, il voulut revoir son pays,

son village des Mousseux; et de ses petites économies il put enfin payer son voyage et acheter une meule. Ce qu'il faisait ici, ne le ferait-il pas là-bas ?

Vous dire que le château avec ses murs noirs ne l'impressionna pas, serait mentir. Vous dire qu'il pénétra sans émoi dans la petite église, serait injuste; mais je puis affirmer qu'il ne regretta pas une heure ce temps du passé où le château lui appartenait.

Une nouvelle génération d'enfants s'abattit dans les chemins verts à la sortie de l'école, et les plus anciens du pays ne le reconnurent pas.

Le vieux Jobin était mort depuis longtemps, et M. le curé avait forcément pris sa retraite. Il alla le voir et se nomma...

Le digne homme faillit tomber à la renverse. La résurrection d'un mort ne l'eût pas surpris davantage; mais la surprise passée, il remercia Dieu du fond du cœur et embrassa cordialement son ancien élève, sans honte du pauvre rémouleur.

Firmin Madel habite le village des Mousseux, et il continue son même travail. Il a dit son nom hautement à tous ceux qui ont voulu l'entendre, mais bien peu l'ont cru.

On ne peut pas s'imaginer qu'il en soit réduit à ce misérable métier. M. le curé lui a proposé de lui trouver une autre occupation, Firmin a refusé. « Maintenant je suis trop vieux, » dit-il. La vérité est qu'il se trouve heureux ainsi.

Et bien souvent, il repasse les couteaux et les ciseaux devant les fenêtres du château, ces fenêtres d'où s'envolaient, les ailes grandes ouvertes, tous ses rêves d'adolescent...

### Lo tserdon.

Ne sé pas se le z'amoeirào d'ora font coumeint dein mon dzouveno teimps; mà adon, quand on valottet s'einfaratàvè de 'na petita pernetta et que volliàvè savai se le l'amàvè, l'allàvè couilli on tserdon, dè clliào que coumeincivont à clliori; lài fratsivè lo bet avoué son couté et lo mettài à n'on càro on part dé dzo. Se, ein après, lo tserdon avai recrut, l'affèrè allàvè bin, la gaupa peinsàvè à li; mà se lo tserdon avai chétsi, adieu Dian! la grachàosa ne s'ein tsaillessài pas. Et lè bouébettès fasont assebin lo mémo comerce po savai à quiet s'ein teni su lè lurons que lào trottàvont pè la tэта.

Madama dè Boutavan avai onna serveinta qu'on lài desài Marion, qu'étài onna brava felhie; mà la pourra drola ne fasài pas veri la tэта ài valets, kà l'étài tota bossua, et sa bosse n'atterivè diéro lè bio lurons. Mâ, on a bio avai onna bosse, cein ne gràvè pas d'avai on petit tieu que preind fù, et dè soità on chaland. Parait bin que cllia pourra bouéba peinsàvè à n'on galé luron, kà onna demèindze, ein sè promèineint pè lo prà, on la ve sè clliennà po copà on tserdon.

Sa cameràda, onna crouie sorcière, qu'étài cousenàire dein la méma pliace, et que l'avai vussa copà lo tserdon, lo redipettà ài vòlets et ài vesins, qu'ein

riziront gaillà, kà ne poivont pas s'ein ravai de cein que 'na tsanera dè petita bossua aussè lo toupet d'étrè amoeiràosà, et la fasont einradzi ein lài demàndeint se son galé étài lo valet ào syndiquo ào bin cé ào conseiller.

Ne faut pas payi lè dzeins po mau fèrè; lo font sein mounia. Po bin poài s'amusà dè cllia serveinta, lè z'autro dècidaron dè lài fèrè onna petita farça; tsertsiront iò l'avai catsi son tserdon, et quand lo moment d'allà vouàiti se l'avai recrut fut quie, l'alliront ein copà ion tot bio, tot frais, que mettiront à la pliace dè l'autro.

Quand la Marion allà po vairè, et que le lo trovà tant bio, le chàotà dè dzouie, et l'étài tant bienhiràosa que l'allà lo montrà ài z'autro; mà recaffiront tant ein la couèneint, que lè coumeincà à sè demaufià d'ouquie et que le sè mette à pliora coumeint on vé.

Mâ madama dè Boutavan, qu'étài onna brava et bouna dama et à quoui la cousenàire avai contà l'affèrè, ein fut ein colère, kà cein lài fasài maubin qu'on s'amusài dinsè dè la pourro Marion. Le lo fe pas vairè; mà le sè peinsà dè lào bailli onna bouna aleçon. L'arrevà justo ào momeint iò la pourro drola tagnai onco son bio tserdon. Le fe état dè lo volliài vairè et quand l'eut vu que l'étài tant bio, le fe à la serveinta :

— Eh bin, tot est de, voutron galand peinsè à vo, et po su ne vint bintout ètrè dè noce; mà, po sè bin marià, faut on trossé. Eh bin, vouaiquie po vo z'ein fèrè ion!

Et m'einlèvine se le lài baillà pas dou beliets de cinq ceints francs, que ma fài lè z'autro àovressont dâi ge coumeint dâi portès dè grandze.

Ma fài, lo tserdon n'a pas meintu. Yon dâi vòlets qu'avai étà lo plie einradzi po eimbètà la Marion, coumeincà à trovà que sa bosse n'étài pas tant granta, et fut tot dzenti avoué du adon; lài volhie contà fleurette po dè bon; mà sein lo pas que la Marion l'attiatà, et ein àoton, le sè marià avoué lo vòlet à la mère Metanna, on dzenti coo, bon à l'ovradzo, et l'on fé on galé ménadzo et vicu diès que dâi tionsons.

### Pourquoi porte-t-on les moustaches ?

Un chercheur voulant se rendre compte des diverses raisons qui justifient le port de la moustache a interrogé à ce sujet un millier de personnes. Voici les renseignements obtenus :

On porte des moustaches :

Pour éviter de se raser. — Réponse de 69 personnes.

Pour éviter de s'enrhumer, 32 personnes.

Pour cacher ses dents, 5.

Pour dissimuler un nez proéminent, 5.

Pour éviter d'être pris à l'étranger pour un Anglais, 7.

Parce qu'on est au service militaire, 6.